



Photo: Jan Versweyeld

Passion amoureuse et fatale entre Hanna (Halina Reijn) et Gino (Jude Law, vous l'aurez reconnu)

## Machines désirantes

**OBSESSION** La rencontre de deux mastodontes sous un moteur de camion

Jeff Schinker

Après quelques mois seulement, voilà déjà le retour d'Ivo van Hove au Grand Théâtre: Après Miller, le metteur en scène belge retourne (pour la quatrième fois) à l'adaptation d'un film de Visconti. Alors qu'il avait ébloui avec „Vu du pont“, il ne réussit pas à répéter cet exploit, malgré une pièce des plus intéressantes.

Quand quelqu'un comme Jude Law se retrouve à Luxembourg la veille de la fête nationale, cela fascine, évidemment, et cela va jusqu'à embraser les foules – on a pu lire sur les réseaux sociaux par des critiques amateurs que Law serait torse nu la moitié de la pièce, comme si c'était là un garrant de qualité esthétique. Visuellement, on peut concéder que c'est en effet attrayant. Esthétiquement, cela ne nous avance aucunement sur la qualité de la pièce en question.

Mais laissons de côté ces bribes d'hystérie qui tendent à surgir dès qu'une figure hollywoodienne apparaît dans nos contrées et débarrassons-nous vite fait du suspense VIP pour dire que la performance de Jude Law fut tout à fait bonne sans pourtant éblouir comme le commun des mortels aurait pu s'y attendre pour nous

concentrer sur ce qui importe vraiment: „Obsession“ est l'adaptation d'un film de Visconti par Ivo van Hove, l'un des réalisateurs contemporains les plus intéressants qui avait déjà ébloui, il y a quelques mois, au Grand Théâtre avec sa mise en scène (en langue française) de „Vu du pont“ d'Arthur Miller.

Alors, force est de constater qu'il éblouit un peu moins, cette

„

C'est en dessous de cette bête ruminante, palpitante, vrombissante que se déploie le noyau passionnel (et meurtrier) de la pièce

fois-ci, même si nous ne souscrivons pas aux dires d'un journaliste du *Guardian*, qui avait proclamé espérer ne pas devoir supporter en cette année une pièce encore moins bonne qu'„Obsession“.

„Obsession“ est de ces pièces qui ont toujours déjà commencé: quand le spectateur entre sur scène, une femme, dont nous apprendrons qu'elle s'appelle Hanna, se prélassait sur un comptoir alors qu'un homme, Joseph, s'enhardit en-dessous d'un moteur de camion qui pendouille dans son état dénudé sur une scène magnifique qui ressemble presque à une énorme et réussie installation d'art contemporaine.

Cœur dégoulinant

Et ce moteur de camion, en effet, est un peu comme le cœur battant de la pièce. On pense inévitablement aux machines désirantes de Deleuze et Guattari, aux machines furieuses de Zola. Car c'est en dessous de cette bête ruminante, palpitante, vrombissante que se déploie le noyau passionnel (et meurtrier) de la pièce.

A chaque fois qu'il y a mort d'homme – ou de femme – le moteur se met à vrombir de façon tonitruante, et de l'huile de moteur gicle – on repense aux machines désirantes de Deleuze, aux

flux de désir, mais aussi à la cascade, la pluie de sang de „Vu du pont“.

Tout cela est bien vu, puisque „Obsession“ raconte l'histoire d'un vagabond qui, un jour, pénètre dans un bar pour ne plus en repartir: il tombe éperdument amoureux de la tenancière, Hanna, et, ayant de solides connaissances de mécanicien, commence à travailler pour le compte de son mari tout en couchant avec Hanna.

Pourtant, pour cette dernière, la situation devient vite intenable et Gino suggère de fuguer avec elle. Pourtant, Hanna réalise qu'elle n'arrive plus à quitter son mari et Gino la délaisse pour la retrouver une scène plus tard avec le mari, qu'ils s'empresseront de liquider. S'ensuit la classique histoire shakespearienne des meurtriers accablés par le regret, la routine ... et le rugissement du moteur.

Le rythme de la pièce est fort rapide, et cela au point que l'avancée des dialogues est soumise à un principe narratologique dont on ne se rend pas compte d'emblée, ce qui fait aboutir sur un effet de décalage et d'aliénation assez réussi.

En effet, mainte scène fonctionne sur la combinaison de l'ellipse – le temps narratif a passé sans que l'on s'en soit rendu compte, la fluidité des enchaînements induisant en erreur le spec-

tateur – et de la narration itérative: on montre une fois ce qui a eu lieu de nombreuses fois. Ce qui fait qu'on réalise souvent sur le tard que ce qu'on a vu une seule fois a, dans la réalité fictionnelle, duré plus longtemps. Cette rapidité rythmique accentue la dimension passionnelle de l'histoire, corrobore l'impression d'un engrenage impitoyable qui se referme sur le couple.

Alors, qu'est-ce qui cloche? Pourquoi tant de déception outre-mer? Eh bien, il est vrai que certains choix de mise en scène soulignent par trop l'action, qui devient parfois trop ... obsessionnelle, charriant parfois son lot de clichés romantiques – Jude Law devant un écran de vagues, et les spectateurs de tirer leurs smartphones de leurs poches, comme un automatisme de chien pavlovien – enfonçant ici et là des portes sémantiques béantes –, Law sur le tapis roulant pour montrer, on l'avait compris, que toute fuite ne sert à rien.

Le jeu des acteurs, tout à fait réussi, dessert parfois une exubérance qui laisse parfois – on ne sait pas vraiment si une telle sur-enchère esthétique (chants d'opéra, Iggy Pop et j'en passe) est vraiment nécessaire, surtout quand c'est dans les moments moins bavards (le menaçant inspecteur de police) que la pièce convainc le plus.